

Oskar Gómez Mata, ou l'art de la désobéissance

THÉÂTRE Avec sa compagnie l'Alakran, le comédien passe au vitriol la pensée unique dans un happening politico-poétique déjanté. Anne-Sylvie Sprenger a osé la rencontre.

Depuis 1997, les poètes indisciplinés de l'Alakran sévissent sur le territoire romand. Et font voler en éclats nos bien-pensantes certitudes et nos repères. A leur tête, Oskar Gómez Mata, un chef de tribu bien décidé à dérouter son monde. Les spectacles de la compagnie basée à Genève sont des expériences théâtrales sans pareille. Après les déroutants *Boucher espagnol*, *Cerveau cabossé 2: King Kong Fire* et *Psychophonies de l'âme*, *Optimistic vs Pessimistic* se présente comme un happening politico-poétique, où le public est amené à trouver sa place. Au propre comme au figuré. Avec un ludisme survolté, le spectacle s'infiltre dans nos consciences comme de l'acide sulfurique, dissolvant de la pensée unique. Oskar Gómez Mata et ses complices osent l'insoumission: «Dès aujourd'hui, nous suivons le courant, nous appuyons n'importe quoi pourvu que cela ne pose pas de problèmes», avertit le Basque, un casque de viking vissé sur le front. Radicalement singulières, les créations de l'Alakran sont la curiosité théâtrale du moment. Raison d'aller voir derrière le costume de la dérision.

Qu'est-ce qui vous plaît dans le fait de déconstruire les codes du théâtre?

Pour moi, le théâtre doit rester une expérience ludique. Dans tout ce que je fais, il y a cette volonté que les choses bougent, que rien ne soit figé. Comme dans la vie. Même si l'on veut fixer les choses, ça ne se passe jamais comme prévu. Dans *Optimistic...*, on s'amuse à pousser cette fragilité à l'extrême, à jouer sur l'accident, à le provoquer, à décaler les choses à tout moment, à donner l'impression que ça se casse la gueule, tout en restant dans un parcours très précis.

Dans ce spectacle, vous avez en ligne de mire l'immobilisme intellectuel. L'art d'aujourd'hui manque-t-il de subversion?



DÉJANTÉ Oskar Gómez Mata contre les repères des bien-pensants.

Je trouve qu'il y a beaucoup d'auto-justification. On justifie nos mœurs, nos manières de faire, on ne se remet pas suffisamment en question, et je trouve ça vraiment dangereux. Je ne prétends pas avoir la solution, mais j'ai l'impression que les gens préfèrent ne pas réfléchir. Bien sûr, c'est plus confortable...

Le théâtre est-il un acte politique?

J'ai toujours fait du théâtre politique, peut-être parce que je suis né au pays basque. Là-bas, on est amené à faire des choix politiques de manière presque quotidienne, c'est quelque chose que je trimalle dans ma vie. C'est important d'être actif dans la société, même si les pouvoirs poussent à l'inaction.

Le socialisme en prend pour son grade...

C'est plutôt contre une forme de pensée bien-pensante de la gauche, mais

pour moi ce n'est ni la gauche ni la droite. De toute façon, dans nos pays riches, on est tous à droite. Parce que nous justifions notre confort, on est tous des bourgeois. Même les squatteurs, les chômeurs et les communistes.

Vous dites que «dans l'échec se trouve la solution»...

Assumer son échec, c'est accepter de ne pas être performant, de ne pas devoir être riche, de faire une carrière, d'être habillé comme ci ou comme ça. Si l'on y arrive, il y a peut-être une solution. Ça peut apaiser...

C'est un théâtre altermondialiste, en fait?

Oui, sauf que les altermondialistes sont parfois très moralistes, et pas nous. Il y a toujours ceux qui prennent notre discours au premier degré, c'est inquiétant...

Visuellement vous travaillez une image kitsch, qu'est-ce qui se cache derrière cette esthétique du ridicule?

C'est une manière de fragiliser son image. Si l'on est capable d'assumer ça en public, d'être si bête, si con et d'avoir une image tellement peu valorisante, on est plus fort. C'est un pouvoir de se montrer dans un état de fragilité.

Vous situez-vous dans une logique d'avant-garde?

J'essaie surtout d'être dans le moment, mais ça nous est arrivé que les pièces arrivent avant le public, que le public n'était pas prêt. Maintenant, il y a un public plus large, il y a une sorte de curiosité par rapport à ce que l'on fait. Quand j'ai monté *Boucher espagnol* en 1997, des gens quittaient la salle. Je trouve bien ça bien. C'est un acte très fort et pas du tout banal. Ça prouve que les gens sont capables de se positionner justement. I

Optimistic vs Pessimistic. Lausanne. L'Arsenic. Du ve 16 au di 18.

Sin titulo (happening-performance). Ma 13 et me 14. Gratuit. Places limitées. Rens. 021 625 11 36.